

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris

Courrier : 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

Répondeur & Fax : 01 60 14 89 91

e-mail : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 1978 Les Amis de George Sand

Association

«*LES AMIS DE GEORGE SAND*»

Siège Social:
18, avenue Gladel
69290 CRAPONNE
Tél. :57-04-74

15-17 juin 1975)

(Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres)

1978

BULLETIN DE LIAISON



n^e 1

Gargilesse : "C'est un nid bâti au fond d'un entonnoir de collines rocheuses"
"Je l'appelle sans façon mon village, comme on dit, ma trouvaille ou mon rêve "

George Sand - Promenades autour d'im village.

SOMMAIRE

Une page inconnue de George Sand par Georges Lubin	3
Tous les paysans ne sont pas égaux - Un aspect du Régionalisme chez Sand et Eliot par Thelma Jurgrau	
Les idées littéraires et politiques de George Sand et Gustave Flaubert d'après leur Correspondance par Egbuna Modum	14
Information	33
Bibliographie	36

Notre couverture : Gargilesse.
Photo : Robert THULLIER.

NOMINATION A L'ASSOCIATION "LES AMIS DE GEORGE SAND"

(J. O. 16-17 juin 1975)

(Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres)

COMITE D'HONNEUR

Messieurs Maurice GENEVOIX, Jean d'ORMESSON, Jean GUEHENNO, de
l'Académie Française,
Alain DECAUX,
le Dr Jean-François CAZALA, Président du Comité du Centenaire,
Georges LUBIN, Président d'Honneur

COMITE DE DIRECTION

Président : Monsieur Maurice TOESCA
Vice-Présidente : Madame Aline ALQUIER
Secrétaire Générale : Madame Martine BEAUFILS
Trésorière : Madame Dominique HAMOT

COMITE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE

Mesdames Louise BONSIR VEN-FONTANA, Hélène FUCHS, Reine GIANOLI,
Yvonne GRES-VERON, LEE et CHEVALIER, Madeleine LHOPITAL, Francine MALLET
Thérèse MARIX-SPIRE, Suzanne MISSET-HOPES, Cécile OUSSET, Simone VIERNE,
Messieurs Christian ABBADIE, Jean-Louis BONCOEUR, René BOURGEOIS, Casimir
CARRERE, Jean GAULMIER, J. J. de KERDAY, Jean-Pierre LACASSAGNE,
Jean MALLION, René POMEAU, Pierre REBOUL; Pierre SALOMON, Claude
SICARD, René TAVERNIER, Robert THUILLIER, Ennemond TRILLAT.

REPRESENTANTS DE L'ASSOCIATION A L'ETRANGER

Membre d'honneur de l'Association à l'étranger : M. le Professeur Ruygi NAGATSUKA
Correspondants étrangers :

Mesdames FERRA (Espagne), BONSIR VEN-FONTANA (Principauté de Monaco)
Annarosa POLI (Italie), Anne C. PERRY - Dr T. JURGAU - M. J. PECILE -
Nathalie DATLOF (Etats-Unis), Dr Patricia THOMSON (Angleterre)
Messieurs Louis BLANCHI (Pays-Bas), Pierre de BOISDEFFRE (Belgique),
Pr. O. SODERGARD (Suède), Gérald SCHAEFFER (Suisse), Dr Egbuna MODUM
(Nigéria).

Délégués Régionaux :

Paris : Madame Jacqueline VASSAL
Berry : Madame Christiane SMEETS-SAND
Région Est : Mademoiselle Christine PELTRE
Région Sud-Ouest: Monsieur Claude SICARD

UNE PAGE INCONNUE DE GEORGE SAND

Il y a de nombreux exemples de textes de George Sand pratiquement ignorés du lecteur d'aujourd'hui, bien qu'ils aient été publiés dans des périodiques, parce qu'ils n'ont pas été repris, pour des raisons diverses, lors de la publication en volume.

C'est le cas de longs passages des Lettres d'un voyageur (qui sont de nouveau à la disposition des lecteurs dans les variantes de l'édition des Oeuvres autobiographiques dans la collection de la Pléiade.) C'est le cas du dernier feuilletton de la Daniella paru dans le journal La Presse du 25 mars 1857 et qui valut un avertissement au journal : l'éditeur effrayé s'était refusé à réimprimer ces pages discutées. Grâce à Mademoiselle Annarosa Poli, la fervente dandiste italienne, nous pouvons les lire maintenant dans une édition du roman qui vient de paraître aux éditions Bulzoni à Rome (textes en français, introduction et notes en italien).

Nos lecteurs trouveront ici un de ces textes abandonnés : le début du premier feuilletton du "Courrier de village" paru dans le journal Le Courrier de Paris du 1er septembre 1857. Lorsque George Sand réunit ces articles sous le titre Promenades autour d'un village, ce début n'y figurait pas. On sait que le village en question est celui de Gargillesse, proche d'Argenton-sur-Creuse. Sous la forme d'une lettre à Félix Mornand, rédacteur en chef du journal, G. Sand explique pourquoi elle a fait choix de Gargillesse plutôt que de son cher Nohant.

Georges LUBIN

A FELIX MORNAND

Vous me demandiez, Monsieur, une série d'articles sous ce titre : Chronique de village, et je n'ai pas osé vous promettre de pouvoir vous satisfaire, car je ne voyais aucun moyen d'en venir à bout sans parler politique, et la politique pour la politique, est justement prohibée dans le feuilletton (1). Toute la vie sociale du

(1) - Nous sommes sous le second Empire et les journaux sont loin d'être libres, à preuve l'avertissement donné à La Presse auquel nous faisons allusion plus haut. Echaudée en mars, George Sand est devenue plus craintive en août.

paysan se rattache, en effet, à des notions plus ou moins justes sur l'état social général, et, en vous rendant compte de ces appréciations plus ou moins étranges, qui dictent la conduite et modifient le caractère des gens de campagne, je ne sais si j'eusse pu m'abstenir entièrement de toute réflexion personnelle. Bref, je suis presque certain (2) que la Chronique de village m'eût entraîné dans un champ d'épines, et vous ne vouliez que des fleurs.

Permettez-moi donc d'appeler tout simplement ceci Courrier de village, titre qui ne m'engage à rien de bien spécial, et qui me permet de causer avec vous sans sans la préoccupation particulière d'un sujet trop déterminé, et par conséquent trop limité.

Ce que vous voulez, c'est de la peinture avant tout et par dessus tout. Je ne sais pas si je suis peintre, mais je ferai de mon mieux.

Je vais donc vous conduire au village. J'ai un peu tardé à me mettre en marche, car il n'eût pas été de mon goût de vous servir de cicerone dans un pays plat et dans un lieu maussade. Celui que j'habite est assez joli, mais il n'a rien d'assez original pour appeler l'attention. Et puis je le connais trop, et peut-être serais-je trop prolix en détails. Je me ferais peut-être illusion sur l'intérêt qu'il mérite ; j'y suis trop ami de la moindre pierre et trop coutumier du moindre sentier. Allons ailleurs et cherchons plus loin ; tachons de trouver un vrai village, car en somme, celui où je vis n'est qu'un hameau. Une trentaine de maisons dispersées autour d'une petite église et de deux fermes, cela constitue ce qu'on appelle une paroisse ; mais une réunion si petite et si clairsemée ne fait pas un milieu où la vie purement rurale soit modifiée par les relations de voisinage et par la passion du clocher. Il nous faut au moins cent feux, n'est-ce pas, et que cela se tienne assez bien pour composer un petit tableau et former un petit monde ?

Voilà ce que je me disais, en songeant à vous, dans les derniers jours de juin.

George SAND

(2) - Qu'on ne s'étonne pas de ce masculin. En accord avec son pseudonyme, George Sand ne parle jamais d'elle-même au féminin dans les articles qu'elle publie. Dans les sommaires de la Revue des deux mondes, elle est toujours appelée Monsieur George Sand.

(3) - Le volume commence ainsi : "Dans les premiers jours de juin 1857, je me mis en route avec deux compagnons qui ne demandaient qu'à courir : un naturaliste et un artiste qui est, en même temps, naturaliste amateur." Le naturaliste était Alphonse Depuiset, entomologiste de profession, co-auteur avec Maurice Sand du Monde des papillons, baptisé Chrysalidor dans les Promenades. Et l'artiste, c'est Alexandre Manceau, à qui échoit le surnom d'Amyntas.

TOUS LES PAYSANS NE SONT PAS EGAUX
UN ASPECT DU REGIONALISME CHEZ SAND ET ELIOT
PAR THELMA JURGRAU

Réunir les noms de George SAND et de George ELIOT n'est pas une invention récente des critiques littéraires féministes. Cela peut surprendre de savoir qu'il y a un siècle déjà toutes les deux étaient considérées comme des romanciers de premier rang. SAND avait écrit une centaine de volumes, la plupart de fiction, avant sa mort en 1876. Elle fut pleurée par de grandes figures littéraires à travers l'Europe, parmi lesquelles DOSTOIEVSKY, FLAUBERT et Matthew ARNOLD. En 1876, ELIOT avait terminé Daniel Deronda, le dernier de ses six romans principaux. Leur succès commun est résumé par la remarque de TURGENIEV qui se considérait en deuxième ou troisième place par rapport à DICKENS, George ELIOT ou George SAND (1).

En tant qu'écrivains et en tant que femmes, qui avaient jugé utile d'adopter des pseudonymes masculins, qui avaient des vies libres, leurs noms sont réunis par leurs contemporains. Le fait que toutes les deux écrivaient des romans champêtres fut aussi remarqué. Silas MARNER (1861) fut le roman d'ELIOT le plus fréquemment comparé à la trilogie champêtre de SAND (La mare au Diable : 1845 ; François le Champi : 1847 ; et la Petite Fadette : 1848) compte tenu de sa portée réduite, de sa forme reconnaissable et de sa fin idyllique. D'autres joignèrent Adam BEDE et The Mill on the Flosse (1860) à la comparaison.

Un critique anonyme, en 1876, qui trouvait que SAND ne valait pas ELIOT pour l'humour, avait à l'esprit des personnages champêtres comme Madame POYSER, les tantes GLEGG et PULLETT, et Bob JAKIN. Le même critique trouvait que les deux romancières partageaient "les tendres souvenirs de l'enfance, l'amour du paysage simple et familial des jeunes années, le ciel avec son éclat changeant, les champs herbeux et labourés, les chants d'oiseaux **si** présents **à** leur esprit, de Loamshire ou du Berry" (2). En introduisant les mots propres des romancières et en se rapportant à Loamshire, lieu inventé par ELIOT pour Adam BEDE, ce critique montrait la liaison entre la fiction et le réel. Naturellement les deux auteurs avaient des lieux et des gens réels dans l'esprit.

(1) - Cité par Léon Edel dans Henry James, Vol. II (Philadelphie : Lippincott 1953), page 172.

(2) - Revue anonyme "George Sand et George Eliot", revue du samedi, 42 (Nov. 4, 1876 ; 561-562).

La comparaison ès enfances à la campagne de SAND et ELIOT les montre semblables seulement en surface. ELIOT écrivait sur WARWICKSHIRE longtemps après l'avoir quitté, c'est-à-dire en souvenirs critiques tout comme James JOYCE écrivait avec amour de Dublin alors qu'il était en exil. Grandir dans les champs vallonnés du sud de l'Angleterre centrale ne fut pas l'expérience bienheureuse que l'on peut imaginer. En fait, elle la trouvait pénible (3). Des années après, quand elle quitta l'Angleterre avec George LEWES, et que son esprit devenait préoccupé d'écrire de la fiction plutôt que des essais critiques qui l'avaient occupée pendant quelque temps, l'usage de son pays d'enfance comme cadre et sujet pour *ses* premiers romans et ses histoires fut dicté autant par un besoin émotif que par un désir de peindre le familier.

Quant à George SAND, elle avait été recueillie par sa grand-mère à l'âge de quatre ans, après la mort de son père, dans le village de Nohant, en Berry, qui fut toujours un refuge pour elle. Elle écrivit *ses* contes champêtres après avoir *établi* sa réputation d'écrivain de romans socialistes et romantiques et comme révolutionnaire politique. Après les journées de juin qui marquèrent *l'échec* de la révolution de 1848, SAND jugea nécessaire de fuir Paris pour se réfugier à Nohant. Là, dans sa recherche pastorale pour la tranquillité et la régénération, elle écrivit sur le paysan berrichon qu'elle n'avait jamais perdu de vue (4).

Un grand nombre de similitudes superficielles sont relevées dans les romans paysans de SAND et ELIOT. A part un usage typique du dialecte, les deux écrivains louaient le travail de la terre, condamnaient l'impudeur, disposaient de coutumes rustiques et de personnages (enfants trouvés, enfants, animaux) dans un cadre naturel. Toutes les deux limitent les éléments de violence et d'aventure, se concentrant plutôt sur des problèmes domestiques. Toutes les deux montrent une préoccupation maternelle pour le bien être de leurs personnages. On peut attribuer ces traits communs au fait que leurs conceptions étaient un point de vue féminin. Un regard sur les romans comparables de leurs homologues masculins en France et en Angleterre, BALZAC et HARDY, semble le confirmer.

(3) - J.W. Cross, ed. "La vie de George Eliot racontée dans ses lettres et son journal (1885 ; rtp. New-York : AMS Press, 1965).

Le mot utilisé le plus fréquemment pour décrire les 19 premières années d'Eliot est "monotone"

(4) - Basé sur l'autobiographie de Sand, Histoire de ma vie, 2 volume, ed. Georges Lubin (Paris Gallimard, 1970).

Cependant une analyse des romans individuels de SAND et ELIOT les montre largement dissemblables. Les différences sont le résultat de causes variées, parmi lesquelles les contextes différents de leurs enfances, leurs tempéraments et leurs physiques, leurs traditions religieuses et littéraires. On peut trouver ces différences résumées dans le fait que SAND devint une démocrate ardente et lutta pour le principe de l'égalité des classes, tandis qu'ELIOT était élitiste.

L'explication des vues politiques si différentes peut probablement être trouvée dans leurs contextes sociaux différents (SAND pouvait revendiquer une descendance de riches d'un côté et de prolétaires de l'autre). En d'autres mots elle pouvait se sentir l'égal de n'importe quelle classe. En outre elle considérait que son libéralisme lui avait été transmis par des personnes éclairées, des progressistes aristocrates, aussi bien que par son contact personnel avec les classes ouvrières. ELIOT, fille d'un intendant travailleur qui servait l'aristocratie avec loyauté et conscience, trouvait toujours nécessaire de défendre sa position. Il semble qu'elle ne se soit jamais trouvée à l'aise dans sa situation. Adam BEDE, personnage dont elle s'inspire d'après son père, illustre le besoin d'ELIOT d'expliquer et renier ses origines.

Le fait que chacune faisait le portrait de paysans différents peut aussi s'expliquer que leurs oeuvres soient différentes. Les traits communs que les paysans de SAND et ELIOT partagent avec ceux d'autres nationalités sont leur attachement aux coutumes et à leur terre, le fait qu'ils sont superstitieux et aiment travailler, sont forts physiquement et chastes. Les différences sont peut-être plus intéressantes et apparentes d'après les romans mêmes. Un examen du premier roman champêtre de chacune, La mare au Diable et Adam BEDE (5) montre que SAND, malgré son idéalisme présente une image objective surprenante du paysan berrichon, tandis qu'ELIOT qui prêche un réalisme de bon goût fait le portrait du paysan du Warwickshire d'une manière faussée par une vision personnelle confuse.

Ces deux romans valent spécialement d'être comparés parce que les personnages centraux sont ouvriers. Le héros de SAND, Germain "le fin laboureur" travaille la terre. Le héros d'ELIOT, Adam, menuisier, est de générations bien éloignées de la classe paysanne, mais néanmoins liées à elle. ELIOT fait remarquer qu'Adam avait "le sang d'un paysan en lui aussi bien que d'un artisan" quand il entend frapper à la porte de la maison et s'imagine que les coups sont portés par une baguette de saule, signe de mort pour les esprits superstitieux. Le dédain d'ELIOT

(5) - George Sand, La mare au Diable et François le Champi, ed. P. Salomon et J. Maillon (Paris, Garnier, 1962) ; George Eliot, Adam Bede (New York : Washington Square Press, 1956). Toutes les autres références seront de ces éditions.

pour de tels esprits devient apparent. Germain aussi a son côté superstitieux, **ex-**primé durant la nuit passée autour du marécage hanté, mais SAND est totalement en sympathie avec son personnage parce qu'elle aussi trouvait croyables les contes de grand-mère. Du reste, les deux héros font partie d'une communauté terrienne et sont arrivés à un moment **de** la vie où trouver une compagne semble convenable.

L'action du roman de SAND est simple, tel est son héros. Introduit dans le prologue, le laboureur délicat devient la figure centrale de l'histoire. Veuf, âgé de vingt-huit ans, il cherche une nouvelle femme et mère pour ses trois jeunes enfants, le succès de sa démarche sera attesté dans une cérémonie de mariage décrite dans l'épilogue. SAND le présente d'abord comme un triomphe de la gloire athlétique maîtrisant quatre paires de boeufs nouvellement dressés, arrachant de vieilles souches dans un coin de terre jusqu'ici abandonné comme non labourable.

Le chapitre I d'Adam BEDE montre aussi le héros, les muscles saillants, à son banc **de** menuisier. Mais les espoirs d'Adam BEDE de faire de Hetty SORREL sa femme sont compliqués par deux autres personnages principaux : le prédicateur Dinah MORRIS qu'il épouserait éventuellement et le jeune châtelain Arthur DONNITHORNE qui séduit Hetty, provoquant ainsi sa ruine ultérieure. Ces deux personnages qui vont et viennent en dehors du cercle fertile d'Hayslope dans le Loamshire nous détournent du régionalisme tout prêt, tout comme le fait Hetty perdue dans des rêveries romantiques.

Les coutumes des Poyser et de leurs ouvriers sont plus représentatives d'Hayslope. ELIOT décrit ceux-ci longuement en de nombreuses occasions. L'exemple suivant d'un souper à Hall Farm où Adam est invité est typique en ce sens qu'il imprègne l'atmosphère du roman et éloigne les complexes mondes d'amour des protagonistes. Ici l'opinion d'ELIOT semble coïncider avec celle de Rachel POYSER dans son orgueil et son souci **de** maîtresse de maison, avec seulement une légère insinuation de protection :

"Monsieur POYSER était assis dans la chaise triangulaire, et le grand-père dans le large fauteuil opposé, dans une attente agréable tandis que le souper était posé sur la table de chêne. Madame POYSER avait mis elle-même la nappe (une nappe faite de toile, avec un motif quadrillé brillant et d'une teinte blanc brun agréable, telle que toutes les ménagères aiment voir), pas un de ces chiffons délavés qui se trouvent en rien de temps, mais une toile de bonne qualité qui durerait deux générations. Le veau froid, les laitues fraîches et le chou farci pourraient paraître bien alléchants aux hommes affamés qui avaient diné à midi et demi".

Puis les habitudes primitives sont spécialement désignées :

"Alick aussi était rentré et était assis dans son coin, mangeant les fèves froides dans un large plat avec son couteau de poche, et leur trouvant une saveur qu'il n'aurait pas échangée contre le meilleur ananas".

La scène élaborée de la vie rustique dépeinte dans son chapitre sur le souper au temps des moissons donne à nouveau à ELIOT l'occasion de commenter avec condescendance les habitudes relativement rustres des gens de la ferme qui habituellement "mangeaient leur diher froid sur le pouce, sous les bosquets et buvaient leur bière dans des bouteilles de bois avec plaisir sans doute mais avec la bouche tournée vers le ciel, d'une façon plus acceptable pour des canards que pour des bipèdes humains".

Ci-après les descriptions individuelles des travailleurs : le simple Tom THOMAS, surnommé Ton Saft dont on dit que les rares plaisanteries sont citées au temps de la tonte et des moissons ; Kester BALE dont les genoux sont si arqués qu'il marchait dans une "révérence perpétuelle" comme s'il révérait son habileté prodigieuse à faire des meules de foin ; Alick le berger, homme de tête, rival de Kester. ELIOT se fait un devoir de parler du gros Ben THOLOWAY, le batteur puissant qui a été trouvé en de nombreuses occasions empochant le blé de son martre. Elle interrompt la narration pour faire une généralisation qui amène la lumière sur la version particulière de la fiction rustique :

"Le personnage bucolique de Hayslope n'était pas de cette sorte totalement géniale, gaie, au sourire épanoui, manifestement observée dans la plupart des districts visités par les artistes. Le doux rayonnement d'un sourire était rare sur le visage d'un travailleur aux champs et il y avait rarement quelque nuance entre la gravité lourde et un sourire".

Critiquant constamment ceux qui font le portrait des paysans qu'on appelle "ornements de cheminée" (6), ELIOT utilise de telles occasions pour dénigrer subtilement ses personnages, mais considère que les intentions d'ELIOT étaient de montrer le paysan dans toute sa grossièreté et sa vulgarité, les images qu'elle nous donne sont imprécises. La maussaderie d'Alick est mentionnée mais non mise en

(6) - L'histoire naturelle de la vie allemande. Westminster Review (juillet 1856) reprise dans les essais de George Eliot, ed. Thomas Pinney (New York, Columbia University Press, 1963), page 266-299. Cet essai contient les premiers articles d'Eliot sur le sujet du réalisme qui se développait dans son principe esthétique.

action ; les vols de Ben semblent un crime presque mineur, les plaisanteries de Tom ne sont jamais citées. ELIOT pour la plus grande partie compte sur les descriptions ébauchées de ses personnages tertiaires. Le fait que de tels regards sont intentionnels est confirmé quand Adam, allant à son travail un lundi matin entend le rire des moissonneurs derrière les haies, ce qui provoque le commentaire suivant du narrateur

"Le bavardage facétieux des moissonneurs est plus agréable à distance, comme ces cloches maladroitement autour du cou des vaches. Il fait un bruit plutôt grossier quand il vient de près et peut *même* écorcher douloureusement l'oreille ; mais entendu de loin, il semble très joli avec les autres bruits joyeux de la nature".

ELIOT est manifestement de mauvaise volonté pour se complaire à de telles remarques dénigrantes car, ni le personnage ni le narrateur ne viennent assez près pour mieux entendre.

Néanmoins le lecteur a connaissance de la nature du paysan du Loamshire (Warwickshire). Les paysans d'ELIOT ne se réchauffent pas les uns les autres, sont plutôt brutaux dans leurs manières et leur mentalité, parlent fort et sont généralement honnêtes. Le petit vol d'un valet de ferme est minimisé quand on le compare à la générosité du fermier POYSER, puis avec l'immoralité de la noblesse. Une ascension à l'échelle sociale est accompagnée d'un processus correspondant "civilisé" et "raffiné".

La crainte dans laquelle les paysans et les fermiers tiennent la noblesse est généralement accentuée et intégralement liée à l'action de séduction. Il est vrai qu'Adam enragé à découvrir l'intimité d'Hetty et d'Arthur jette le jeune lord au sol, inconscient. Mais ses premiers mots après qu'il se soit relevé sont : "Avez-vous mal, Monsieur ?".

Il y a un incident comparable, d'une violence moins grande, dans La mare au Diable. Après avoir passé la nuit perdu dans les bois avec la fille du voisin, Marie âgée de quinze ans, et son jeune fils Pierre, Germain les conduit aux Ormeaux où Marie va commencer son travail de bergère pour un riche fermier, tandis que Germain passe le matin à la Fourche, s'introduisant malgré lui auprès de la riche veuve comme un prétendant. Retournant vers les Ormeaux pour récupérer son fils et dire adieu à Marie, il apprend par des allusions discrètes de quelques campagnards, que la jeune fille et l'enfant ont quitté les Ormeaux et le recherchent. Comme il revient à cheval, furieux, à la maison pour les retrouver, le riche fermier des Ormeaux le rejoint. Partiellement désarmé par les explications du fermier, Germain

accepte qu'ils chevauchent ensemble à leur recherche jusqu'à ce qu'il aperçoive Pierre caché dans une touffe de genêts. Marie sort également de sa cachette en rampant et court chercher la protection de Germain, manifestement avec une grande peur du fermier. Réalisant les causes de sa peur, "Germain eut le frisson. Il regarda Marie", (se demandant si le fermier n'avait pas abusé d'elle) : ... elle était pâle, ses vêtements étaient déchirés par les épines où elle avait couru, cherchant le fourré, comme une biche traquée par les chasseurs. Mais il n'y avait ni honte ni désespoir sur sa figure".

Germain avec finesse dit à Marie d'aller vers le fermier et de l'écouter. Il lui laisse le bénéfice du doute, pour observer sa conduite. Quand le fermier lui offre une pièce d'or en échange du secret, Marie la lui jette à la face et lui donne une riposte directe, l'avertissant que s'il osait passer à proximité de son village, elle alerterait tous les garçons "parce que chez nous, on aime fort les bourgeois qui veulent en conter aux pauvres filles".

Suffisamment convaincu, Germain maintenant défie le fermier de descendre de son cheval et de lui répondre. Un combat suit dans lequel il maintient l'homme au sol et exige une excuse pour Marie. Essayant de minimiser l'insulte, le fermier propose de boire un coup ensemble, mais Germain rendu furieux lui pousse le visage dans la poussière et le somme de partir, ponctuant sa colère en brisant sur son genou le bâton de houx du débauché, et en jetant les morceaux dans le bois

Un point de contraste apparent existe entre les attitudes d'Adam et de Germain envers leurs riches et licencieux adversaires. Bien que Germain soit présenté comme un paysan timide, inculte, pour qui un voyage de quinze kilomètres de son village est une aventure, il n'a aucune barrière sociale le retenant de venger l'insulte à Marie, tandis qu'Adam, bien qu'il obéisse à son impulsion pour frapper Arthur (pour une insulte bien plus sérieuse) est en conflit à ce sujet. Ce qui ne veut pas dire qu'ELIOT manque l'occasion de dramatiser la situation, ni de montrer la virilité d'Adam. S'ajoute à la tension et à la violence de leur combat le fait qu'aucun des deux hommes n'est un lâche. Mais la représentation de SAND est clairement une victoire de la classe paysanne sur la bourgeoisie, tandis que les sympathies de classe d'ELIOT sont beaucoup plus voilées et confuses.

La franchise de Marie est aussi remarquable quand on la compare à la complaisance de Hetty pour les fantaisies de parure auxquelles les attentions d'Arthur l'ont conduite. SAND insiste sur le fait que l'opiniâtreté à garder son innocence est

traditionnelle dans le Berry dont la patronne est Sainte Solange, qui, selon la légende médiévale, a préféré se faire couper la tête que de se soumettre au droit du seigneur. (7).

Les niveaux de société nombreux et variés et le regard massif d'Adam BEDE font ressembler le roman de SAND à une miniature où un seul personnage représente une catégorie. Germain et Marie représentent le jeune paysan berrichon. Les plus vieux sont représentés par le père Maurice, beau-père de Germain, et la Guillette, mère de Marie.

Celle-ci est une vieille paysanne superstitieuse qui a peur que les cadeaux: secrets de Germain (des bûches et des pommes de terre) fassent penser à ses voisins qu'elle est une sorcière. Le père Maurice est très motivé par des considérations d'argent lorsqu'il envoie Germain à la recherche d'une épouse riche. En dépit de l'intention de SAND de peindre ses Berrichons sous leur meilleur jour, elle ne minimise pas l'esprit d'économie caractéristique du paysan français.

ELIOT et SAND ont en commun une volonté "très dix-neuvième siècle" d'intervenir dans leur récit. ELIOT le fait couramment pour des raisons morales. Les apartés de SAND informent généralement sur l'histoire et les coutumes de la région. Comparez les descriptions détaillées d'ELIOT sur les soupers à Hall Farm, précédemment mentionnés, à celles de SAND d'un arrêt à l'Auberge. Tous les noms de lieux sont réels, le terrain, les distances, le climat sont précis et la vue de la vallée depuis l'auberge également. Le repas qu'ils mangent est typiquement sans viande, "une omelette de bonne mine, du pain bis et du vin clairet", et ils mangent d'une façon caractéristique

"Les paysans ne mangent pas vite, et le petit Pierre avait si grand appétit qu'il se passa bien une heure avant que Germain pût songer à se remettre en route. La petite Marie avait mangé par complaisance d'abord, puis peu à peu, la faim était venue : car à seize ans on ne peut pas faire longtemps diète, et l'air des campagnes est impérieux".

(7) - L. Vincent, George Sand et le Berry Vol. II. Le Berry dans l'oeuvre de George Sand (Paris, Edouard Champion, 1919). 209.

SAND réserve sa description élaborée pour l'épilogue de l'histoire, où le passage de la fiction au récit descriptif est plus prononcé lorsque l'auteur relate **les** quatre jours de célébration du mariage berrichon pendant quarante-quatre pages (un quart du roman), comme un anthropologue relate un rituel. Bien que l'auteur ait Germain et Marie représentant le fiancé et la fiancée, son attention se porte sur **les** coutumes générales plutôt que sur ce mariage particulier. Le résultat est *ce* qui apparaît comme un portrait plus étudié, plus objectif du paysan berrichon dans son milieu, que la peinture qu'ELIOT nous donne de la contrepartie du Warwickshire. L'Anglaise est beaucoup plus concernée par l'intégration de tous les aspects du roman dans un tout esthétique même lorsqu'il porte sur de telles particularités, comme nous l'avons vu.

Les deux peintures sont aussi révélatrices des prédispositions personnelles **de** chaque auteur. Cependant, malgré les intentions idéalistes de la romancière française attachée à l'idée d'égalité, les paysans et les coutumes qu'elle dépeint ne manquent pas de réalisme. D'un autre côté les paysans de l'Anglaise reflètent sa propre insécurité de classe, subtile mais profondément enracinée. La peinture du paysan qu'elle présente **est** finalement peu satisfaisante. Son intention d'être réaliste est annulée par la technique de complaisance aux traits déplaisants, dans un ton qui se veut orienté vers l'humour et la sympathie, comme pour épargner à la fois au personnage et au lecteur une pénible dissection, mais en fait a des résonances de condescendance et même de mépris.

Thelma JURGRAU

LES IDEES LITTERAIRES ET POLITIQUES DE GEORGE SAND ET DE GUSTAVE FLAUBERT D'APRES LEUR CORRESPONDANCE

Les premières lettres de la "correspondance" datent de 1863. A cette date George SAND a cinquante-neuf ans tandis que Gustave FLAUBERT n'en a que quarante-deux. Elle mourra treize ans plus tard mettant ainsi fin à la "correspondance" . FLAUBERT lui survivra quatre ans. Elle commencera à le tutoyer dès 1866. Il la vouvoiera jusqu'à la fin.

Du point de vue tempérament, les deux écrivains étaient différents : après une longue vie fructueuse et une carrière mouvementée, la dame de Nohant commençait à goûter la sérénité qui accompagne la vieillesse. Elle était lucide et pacifique, maternelle et contente de la vie. Quant à FLAUBERT, il était morose, d'un esprit constamment agité et il ne voyait dans la vie que "la bêtise humaine" et les choses les moins séduisantes.

Différentes également étaient leurs tailles littéraires. FLAUBERT venait d'effectuer, grâce à Madame Bovary, une entrée fracassante dans le monde littéraire. Mais malgré le bruit qu'a fait ce redoutable roman et la renommée qu'il a apportée à son auteur, il était évident que le public littéraire s'attendait à d'autres ouvrages de la part de FLAUBERT sinon pour établir sa renommée du moins pour confirmer sa confiance en lui. George SAND, en revanche, était à l'apogée de sa carrière littéraire elle avait fait son nom grâce à des ouvrages consacrés dont Indiana (1832), Lélia (1833), La mare au Diable (1846), Les Martres sonneurs (1853), Le Marquis de Villemar (1860), et beaucoup d'autres romans et pièces.

De même, ils différaient dans leurs conceptions littéraires et dans leur manière d'exécuter leurs travaux créateurs ; idéaliste et croyant fermement au principe qui met l'art au service d'une thèse, G. SAND pratiquait une écriture facile, fluide et spontanée ; FLAUBERT, essentiellement pessimiste et adepte de la doctrine de l'art pour l'art, se vouait à la pénible recherche des phrases harmonieuses.

Il semblerait donc à première vue que toutes ces différences soient faites pour empêcher toute réalisation d'une entente quelconque entre les deux écrivains. Ceci explique pourquoi il existe encore de nombreux amateurs de la littérature française du XIXe siècle qui n'arrivent pas à saisir la raison d'être de la "correspondance". Ces détracteurs, animés de toute sorte de préjugés, ignorant à la fois la forte personnalité de G. SAND et la délicatesse du caractère de FLAUBERT, incapables de trouver rien en commun entre les deux auteurs, expliquent la "correspondance" hélas ! en attribuant un amant de plus à la dame de Nohant.

Rien n'est plus injuste que le dénigrement délibéré d'une relation saine ! Il faut relire la "correspondance" pour sentir sa franchise, cette extraordinaire franchise que BRUNETIERE fut obligé de reconnaître lorsqu'il écrivit : "elle (la correspondance) a ce précieux avantage d'être un dialogue, et même une discussion dans les règles." (1). Il est vrai que G. SAND vit FLAUBERT au théâtre de l'Odéon dès le mois d'avril 1857. Mais il semblerait qu'entre les deux écrivains une véritable connaissance ne s'est nouée que six ans plus tard, car selon DUMESNIL ce ne fut qu'en 1863 qu'il la rencontra. DUMAS et SAINTE-BEUVE les présentèrent l'un à l'autre" (2). Si FLAUBERT a recherché pendant si longtemps l'amitié de G. SAND, c'est parce qu'il éprouvait une grande admiration pour cette femme dont les oeuvres et les activités politiques étaient déjà bien connues dans les années quarante. Il est notable qu'en 1867, trois ans après le commencement de la "correspondance", l'auteur de Madame Bovary écrivait encore à G. SAND pour lui avouer "Je vous admirais avant de vous connaître". De son côté, G. SAND a été favorablement attirée à ce génie en éclosion grâce à Madame Bovary. Et en effet, tout au long de la correspondance, les deux écrivains seront animés d'une admiration réciproque ainsi que d'une détermination de respecter les règles de la franchise.

Pendant treize ans donc nos deux écrivains se sont écrit pour s'entretenir de leurs projets respectifs, pour se livrer l'un à l'autre, pour parler généralement de leurs attitudes envers la création littéraire, la vie et les événements politiques. Treize ans de confiance réciproque pendant lesquels tout se passe comme si les deux auteurs étaient décidés à rechercher et à cultiver les peu de points qu'ils avaient en commun, mais surtout à explorer à coeur ouvert les aspects qui les disjuaient l'un de l'autre. Le présent travail propose de se consacrer essentiellement à l'analyse et à la comparaison des idées émises par les deux auteurs au cours de leurs discussions dans les domaines aussi divers que la critique littéraire, la création romanesque et la vie politique. Et il faut dire que la diversité des sujets traités confère à la "correspondance" les qualités d'un document indispensable pour quiconque veut comprendre G. SAND et G. FLAUBERT, mais aussi elle nous accorde les possibilités de faire un travail extrêmement passionnant.

Entre 1863 et 1869, G. SAND et G. FLAUBERT ont beaucoup discuté de la critique littéraire en France. La raison en est bien entendu que le procès judiciaire

(1) - F. BRUNETIERE "La correspondance de G. Flaubert avec G. Sand" - Revue des deux Mondes - 1er février 1884 - page 696 -

(2) - DUMESNIL : Flaubert : L'homme et l'oeuvre - page 209 - Ed. Desclée de Brouwer et Cie - Paris - 1932 -

de Madame Bovary avait laissé de tels stigmates sur G. FLAUBERT qu'il n'était pas prêt à l'oublier de si tôt. Il affirmait dans sa lettre du 20 août 1866 à Mademoiselle Amélie BOSQUET : "

"Quant à oublier mon procès et n'avoir plus de rancune, pas du tout ! Je suis d'argile pour recevoir les impressions et de bronze pour les garder ; chez moi, rien ne s'efface, tout s'accumule". (3).

Tout s'accumulait en effet, non seulement pour FLAUBERT mais aussi pour la plupart des critiques pour qui chaque nouvelle publication par l'auteur de Madame Bovary allait offrir l'occasion de reprendre et de prolonger les critiques antérieures. D'une part, SAINT-BEUVE qui n'avait pas participé activement à l'attaque contre Madame Bovary et qui avait *même* témoigné d'une certaine admiration pour l'auteur, allait formuler un avis plus tranché et plus défavorable à l'égard de Salammbô. Il accusait l'auteur de ne peindre que des horreurs dénuées de vraisemblance et trahissant "une pointe d'imagination sadique". D'autre part, BARBEY d'AUREVILLY attaquait, dans le Pays, le réalisme, l'impersonnalité et le manque de sentiments et de sens moral dans Madame Bovary. A propos de "Education sentimentale", la lettre de FLAUBERT à G. SAND du 3 décembre 1869 nous montre que la critique de d'AUREVILLY est devenue plus piquante :

"Votre vieux troubadour, se plaint FLAUBERT, est fortement dénigré par les feuilles... On me traite de crétin et de canaille. L'article de BARBEY d'AUREVILLY (Constitutionnel) est, en ce genre, un modèle".

La Tentation de Saint Antoine et le Candidat publiés en 1874, ne connaîtront pas un sort meilleur. Si bien que FLAUBERT écrit à G. SAND :

"Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a sous plusieurs de ces critiques une haine contre moi, contre mon individu, un parti pris de dénigrement, dont je cherche la cause". (4).

Et cette cause, il semble l'avoir trouvée dans une lettre adressée à Madame ROGER des GENETTES le 1er mai 1874 :

"Tout peut s'expliquer par un mot : je gêne ; et je gêne encore moins par ma plume que par mon caractère, mon isolement (naturel et systématique) étant une marque de dédain". (5).

La vérité est que la critique littéraire telle qu'elle était pratiquée dans les années soixante par SAINTE-BEUVE, Hippolyte TAINÉ et Barbey d'AUREVILLY

(3) - G. FLAUBERT : Oeuvres complètes, Correspondance - Tome V - page 226 - Ed. Louis Conard - Paris - 1929 -

(4) - Lettre à G. Sand du 1er mai 1874.

(5) - Gustave FLAUBERT : Correspondance complète - Tome VII - Page 135 -

n'avait rien pour plaire à un écrivain comme FLAUBERT. Amateurs des portraits et adeptes de l'esprit saint-simonien, ces critiques croyaient fermement à la méthode analytique. En effet, c'est SAINT-BEUVE, qui avait défini dans une lettre à Philarète CHASLES en 1852 le vrai critique comme "celui qui nomme **les** esprits et qui leur assigne juste leur caractère", qui nous livre le vrai sens de la critique analytique : "On s'enferme quinze jours avec les écrits d'un mort célèbre, poète ou philosophe, on l'étudie, on le retourne, on l'interroge, à loisir, on le fait peser devant soi... , chaque trait s'ajoute à son tour et prend place de lui *-même* dans cette physionomie qu'on essaie de reproduire. Au type vague, abstrait, général, qu'une première vue avait embrassé, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle précise, de plus en plus accentuée et vivement scintillante ; on sent naître, on voit venir la ressemblance : (...) l'analyse disparaît dans la création, le portrait parle, on a trouvé l'homme". (6). Nous savons que ce type de critique est caractéristique des Portraits contemporains et des Portraits littéraires de l'époque de la Revue des Deux Mondes. Et bien que Hippolyte TAINÉ voulût y introduire une certaine rigidité en faisant cas des trois éléments déterminants de la race, du milieu et du moment, on retrouve dans les Essais de critique et d'histoire la même tendance de SAINT-BEUVE qui consiste à associer les créations artistiques aux faits de l'histoire.

Contre la critique analytique et "historique", FLAUBERT oppose son refus. Et s'il en parle à G. SAND, ce n'est pas seulement parce que cette dernière lui avait fait des éloges au sujet de Madame Bovary, mais aussi parce qu'il éprouvait de la confiance à parler avec cette femme qui était comme lui du métier. Bien plus, FLAUBERT avait reconnu dans G. SAND le mérite qu'elle avait de s'accommoder aux idées nouvelles. C'est ainsi que lorsque G. SAND lui écrit en octobre 1866 pour lui dire que "SAINT-BEUVE prétend dans son article sur Salammbô que vous êtes affreusement vicieux", FLAUBERT n'hésite pas de condamner tous les critiques qui portent des jugements sur l'individualité de l'auteur :

"Ce qui trompe les observateurs superficiels, c'est le désaccord qu'il y a entre mes sentiments et mes idées -je sais peu d'hommes moins vicieux que moi" (7).

Nous reviendrons à ce "désaccord" qui existe entre les sentiments et les idées de FLAUBERT, thème qui fera l'objet d'une longue discussion dans la "correspon-

(6) - Cité par P. MOREAU : La critique littéraire en France - Coll. U. - Ed. Armand Colin - page 116 -

(7) - Lettre à G. Sand, **fin septembre 1866**.

dance". Mais il faut voir pour l'instant pourquoi FLAUBERT reprochait aux critiques comme SAINTE-BEUVE et Hippolyte TAINÉ d'être des "observateurs superficiels".

A la suite de la publication des Nouveaux essais de critique de TAINÉ, en 1865, L'auteur de Madame Bovary écrit à celui-ci : "Ce que je voudrais vous voir discuter, doctement, ce sont les procédés esthétiques, et non les sources historiques". C'est que FLAUBERT estime qu'avant d'être une histoire, un roman est une oeuvre d'art et que la discussion des sources historiques ne fait qu'éloigner le critique des considérations artistiques. Il y a là une optique qui est étroitement liée à l'ensemble des principes esthétiques et des convictions artistiques de FLAUBERT.

Il s'inquiète dans une lettre à G. SAND

'Du temps de la Harpe, on était grammairien ; du temps de SAINTE-BEUVE et de TAINÉ, on est historien. Quand sera-t-on artiste, rien qu'artiste, mais bien artiste ? Où connaissez-vous une critique qui s'inquiète de l'oeuvre en soi, d'une façon intense ? On analyse très finement le milieu où elle s'est produite et les causes qui l'ont amenée ; mais la poétique insciente ? (8).

Et il continue dans le même sens dans une autre lettre :

"Est-ce que la critique moderne n'a pas abandonné l'Art pour l'Histoire ? La valeur intrinsèque d'un livre n'est rien dans l'école SAINTE-BEUVE, TAINÉ. On y prend tout en considération, sauf le talent." (9).

C'est que pour lui le talent ne se manifeste que dans la forme, dans la partie artistique de l'oeuvre et que les critiques contemporains ne peuvent pas l'apprécier parce qu'ils manquent de goût :

Il faudrait pour cette critique-là (...) du goût, qualité rare, même dans les meilleurs, -si bien qu'on n'en parle plus du tout". (10).

FLAUBERT demande donc à la critique contemporaine l'objectivité, c'est-à-dire la capacité de pénétrer l'intimité de l'écrivain pour mieux franchir la distance qui sépare ses sentiments personnels des pensées qu'il exprime dans son oeuvre. Mais il demande aussi que le critique ait du goût à la manière de BOILEAU :

"Quand je serai vieux, je ferai de la critique ; ça me soulagera, car souvent j'étouffe d'opinions rentrées. Personne mieux que moi, ne comprend les indignations de ce brave BOILEAU contre le mauvais goût : "les bêtises que j'entends dire à l'Académie hâtent ma fin". Voilà un homme". (11).

(8) - Lettre à G. Sand, le 2 février 1869.

(9) - Lettre à G. Sand, le 18 octobre 1871.

(10) - Ibid.

(11) - Lettre à G. Sand, le 5 juillet 1868.

Ainsi non seulement la vraie critique doit se faire à la manière de BOILEAU, mais aussi le vrai critique doit être un BOILEAU, c'est-à-dire un créateur littéraire ayant l'expérience du métier. Voilà qui explique le dédain que FLAUBERT réserve à tous ceux qui critiquent dans les journaux l'oeuvre d'autrui sans jamais en écrire une. Voilà ce qui explique également son indignation lorsqu'il écrit **à G. SAND**, le 23 février 1869 à propos de SAINTE-BEUVE

"Pourquoi ne fait-il pas de livres, puisqu'il est riche et qu'il a du talent ? ". On voit donc que l'un des principaux intérêts de la "correspondance est de nous permettre de voir ce que FLAUBERT pense de la critique de son temps. Bien entendu, il ne faut pas croire que G. SAND a accepté sans réserve tous les reproches que faisait son ami aux critiques. Elle admirait beaucoup SAINTE-BEUVE qu'elle considérait comme le "dernier des critiques" ; aussi n'avait-elle pas caché cette admiration dans une lettre à FLAUBERT du 17 janvier 1869. Mais chaque fois qu'elle le pouvait, elle se montrait extrêmement compatissante pour son ami, si non pour approuver de ses idées sur la critique, du moins pour servir de consolatrice à ce coeur sensible. Ainsi elle lui conseille de ne pas tenir grand cas de la critique mais bien plutôt de soumettre son oeuvre aux seuls jugements de la nature et du public. La critique, écrit-elle,

"est une usurpation de pouvoirs dans l'ordre intellectuel (...). Ce n'est pas au tripotage d'appréciation appelé la critique qu'il (l'écrivain) doit demander ce qu'il a fait et ce qu'il veut faire. La critique n'en sait rien ; son affaire est de jaser (...). La nature seule sait parler à l'intelligence une langue impérissable, toujours la même, parce qu'elle ne sort pas du vrai éternel, du beau absolu (...). Nous sommes de la nature, dans la nature, par la nature et pour la nature. Le talent, la volonté, le génie, sont des phénomènes naturels comme le lac, le volcan, la montagne, le vent, l'astre, le nuage". (12).

FLAUBERT acceptera le conseil de G. SAND. Il méprisera la critique mais il méprisera aussi bien la nature que le public. Ce qui nous semble important c'est que G. SAND ait pu inspirer tant de confiance chez cet homme grognon qui lui a permis de jouer auprès de lui le rôle que Consuelo jouera auprès d'Albert de RUDOLSTADT.

La conception de l'art littéraire.

Cependant, si sur le plan de la critique littéraire George SAND se montre compatissante pour son ami persécuté, elle est beaucoup moins indulgente avec

(12) - Lettre **à G.** Flaubert, le 8 juillet 1876.

lui en matière de la conception de la création littéraire. A ce sujet en effet, la "correspondance" donne l'impression d'être une vraie polémique où les deux romanciers tout en se reconnaissant des mérites n'hésitent pas de porter des critiques sévères sur ce qu'ils n'aiment pas l'un chez l'autre.

On sait que l'une des marques de la création littéraire chez G. SAND est la facilité et la spontanéité de l'écriture. De son côté l'auteur de Madame Bovary travaillait plus lentement, se vouant de façon intraitable au culte du style. Or, **les** deux écrivains aimaient à demander chacun l'avis de l'autre sur leurs ouvrages. Ainsi, G. SAND s'empressait d'envoyer ses oeuvres une fois publiées à FLAUBERT tandis que ce dernier, moins rapide, prenait plaisir à tenir son amie au courant du progrès de son livre et s'empressait de lui expédier les oeuvres achevées.

En général, FLAUBERT fait l'éloge du génie narrateur de G. SAND. Il estime qu'elle représente le narrateur séduisant qui engage l'intérêt de son lecteur par l'ordre naturel des idées, le développement continu de l'intérêt dramatique, le charme et la simplicité du récit. Si d'après son aveu "peu de livres m'ont plus empoigné que Cadio", cet angouement **est** dû non seulement à la conduite du récit mais aussi à l'exploitation profonde par G. SAND des sentiments les plus élevés. Grâce à sa sensibilité, FLAUBERT reconnaît que l'exploitation des mouvements du coeur humain chez G. SAND répond au besoin de l'homme de se laisser emporter par ce qui est d'une beauté sublime. Cette idée a été admirablement exprimée par Messieurs SALOMON **et** MALLION :

"Le monde créé par SAND représente l'humanité sous son plus bel aspect (...) Il a une sorte de vérité idéale qui le rend très attachant. On **se** laisse émouvoir par lui et l'on éprouve une impression de réconfort (...), il est imprégné de mystère et le merveilleux s'y exprime par la projection dans les choses et cet effroi superstitieux qui existe toujours à quelque degré au fond de l'âme humaine" (13).

C'est cet émoi et cet épanouissement des sentiments qui séduisent et font pleurer

FLAUBERT malgré lui dans la plupart des romans sandistes : "Marianne m'a profondément ému et deux ou trois fois j'ai pleuré", annonce-t-il le 18 février 1876. Et il poursuit le 9 mars 1876 au sujet de Victorine : "Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête". De même, FLAUBERT pense sans doute à cette

(13) - P. SALOMON **et** J. MALLION : Préface aux Maîtres Sonneurs - Ed. Garnier - page **VIII** -

"vérité idéale" lorsqu'il déclare à propos de Marianne : "Comme tout cela est charmant, poétique et vrai !" D'ailleurs, c'est cette même vérité qu'il loue à propos des personnages et des événements romanesques dans Cadio de même qu'au sujet du personnage de Dodore dans Francia. (14).

Mais malgré ces rares exemples de louange, FLAUBERT considère qu'en général les personnages et les situations romanesques sandistes sont trop idéaux, trop peu typiques pour être vrais. A propos de Nanon, il écrit :

"Emilien me semble bien fort en philosophie politique. A cette époque-là, y avait-il des gens voyant d'aussi haut que lui ? Même objection pour le prieur". (15).

En effet, malgré son désir de s'évader dans le monde idéal de G. SAND, FLAUBERT estime que le contraste avec la réalité est parfois si tranché que le lecteur se trouve rejeté dans une sorte d'abîme angoissant à la fin du roman sandiste. Il aurait préféré que l'écrivain cherchât à éviter ce sentiment de déception en présentant les personnages et les événements sous la laideur de la vie quotidienne. Et c'est pourquoi il porte le jugement suivant sur Flamarande :

"A part Monsieur le comte, tous sont des gens vertueux dans cette histoire et même d'une vertu extraordinaire. Mais les croyez-vous vrais ? Y en a-t-il beaucoup de leur sorte ? Sans doute, pendant qu'on vous lit, on les accepte à cause de l'habileté de l'exécution ; mais ensuite ?" (16).

De sa part, George SAND qui était "bovariste" en 1857, trouve que Madame Bovary est presque parfait par la profondeur de la vision qu'y a manifesté l'auteur, la maîtrise de l'analyse et la façon dont les complexes problèmes métaphysiques y sont exposés et examinés. Elle avoue son admiration en 1866: "tous les petits recoins de la vie sont étudiés et peints en grand maître ". Elle n'hésite pas de reconnaître sa préférence pour les trois lignes tirées de Salammbô, à des pages qu'elle a faites sur la région de Normandie dans Mademoiselle Merquem, témoignant ainsi de l'admiration pour la solidité de la construction flaubertienne (17). Elle loue "le grand art" et "la forme exquise" de l'Education sentimentale dont elle n'oublie pas d'ailleurs de souligner la vérité

(14) - Lettre à G. Sand, juin 1868.

(15) - Lettre à G. Sand, le 6 février 1876.

(16) - Lettre à G. Sand, le 27 novembre 1872.

(17) - Lettre à G. Flaubert, le 28 octobre 1867.

"C'est un beau livre, de la force des meilleurs de BALZAC et plus vrai, c'est-à-dire plus fidèle à la vérité d'un bout à l'autre" (18). Elle adore également l'élément poétique contenu dans la peinture du personnage de Rasanette à Fontainebleau parce que, selon elle, la poésie est l'expression de ce qu'elle appelle "les fleurs de la fantaisie".

Mais il est indispensable de noter que ces quelques exemples de louange n'empêchent pas que la bonne dame de Nohant trouve d'une part, que la plupart des personnages flaubertiens se conduisent comme des jouets des événements et d'autres part, que l'art flaubertien, parce que très recherché, n'est accessible qu'à l'élite intellectuelle, ce qui ne doit pas être le cas. C'est ainsi que G. SAND se plaint à FLAUBERT en 1870, à propos du personnage principal de l'Education Sentimentale :

"Il voit tout et veut tout saisir à la fois. Il n'est pas à la taille du public qui veut manger par petites bouchées et que les gros morceaux étouffent" (19).

Or, pour mieux saisir le sens de ce reproche, il faut maintenant exposer les grandes lignes de la conception esthétique de Gustave FLAUBERT.

La doctrine de l'art pour l'art.

DESCHAMPS expliquait le raccrochement de FLAUBERT à l'Art par sa nature pessimiste :

"Il se raccrochait, si l'on peut dire, à l'Art comme d'autres pessimistes, BOSSUET ou PASCAL, s'étaient raccrochés à la foi chrétienne, d'autres à la science, d'autres à la philosophie" (20).

Or la "correspondance" nous permet de voir dans ce raccrochement d'autres motivations que le pessimisme.

La théorie esthétique de l'Art pour l'Art chez FLAUBERT représente avant tout un refus. C'est le refus d'un écrivain déçu par la conception de la littérature et de la critique romantiques, conception relative à ce qu'il y a de plus important dans une oeuvre d'art. Les romantiques pensent qu'il est indispensable qu'une oeuvre d'art serve une cause morale, sociale, philosophique ou éducatrice. Ils estiment

(18) - Lettre à G. Flaubert, le 30 novembre 1869.

(19) - Lettre à G. Flaubert, le 9 janvier 1870.

(20) - Cité par DUMESNIL. Flaubert : L'homme et l'oeuvre - page 81 -

que la littérature doit se consacrer à l'amélioration de la condition humaine. La valeur d'une oeuvre d'art se détermine donc par son utilité et son efficacité en tant que porte-parole des idées de l'auteur. A l'encontre de cette croyance, FLAUBERT estime que l'oeuvre d'art doit avant tout chercher à être l'expression d'une vérité absolue. Cette vérité ne peut pas se trouver dans ce qu'il appelle le côté "historique" ou "utilitaire" et cela pour la simple raison que toute opinion ainsi que toute leçon morale, philosophique ou éducatrice proposée par l'auteur est forcément de caractère subjectif, donc périssable. Par exemple, ce qui est considéré comme une leçon morale par cet écrivain peut fort bien ne pas l'être pour cet autre et peut même paraître ridicule à la postérité. Voilà le reproche que FLAUBERT fait aux romantiques lorsqu'il écrit à George SAND :

"Les romantiques auront de beaux comptes à rendre avec leur sentimentalité immorale. Rappelez-vous une pièce de Victor HIGO, dans la Légende des siècles où un sultan est sauvé parce qu'il a eu pitié d'un cochon ; c'est toujours l'histoire du bon larron, béni parce qu'il s'est repenti. Se repentir est bien, mais ne pas faire de mal est mieux". (21).

Et en effet, FLAUBERT prend tout à fait au sérieux ce risque que court l'auteur d'avoir ses opinions et les leçons morales et philosophiques ridiculisées par la postérité. C'est ainsi qu'il se demande dans une autre lettre à G. SAND

"Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois son opinion sur les choses de ce monde sans risquer de passer plus tard pour un imbécile ? Cela est un rude problème. Il me semble que le mieux est de les peindre, tout bonnement, ces choses qui vous exaspèrent" (22).

Ainsi pour surmonter cet embarras, FLAUBERT opte pour l'impersonnalité. Notion négative, résultat direct d'un refus permanent de la conception romantique qui met l'art littéraire au service d'une thèse, mesure de précaution contre le risque d'être ridiculisé par la postérité, l'impersonnalité n'est pas une doctrine mais une discipline. C'est une discipline que FLAUBERT s'impose pour pouvoir mieux se consacrer entièrement à la vérité sublime de l'oeuvre d'art qui ne peut être réalisée que par la perfection de la forme, l'art en soi. C'est une discipline qui consiste à établir une distance entre les opinions personnelles de l'auteur et les pensées qu'il exprime par le truchement des personnages et des événements romanesques. FLAUBERT explique cette distance à G. SAND

) - Lettre à G. Sand, le 18 octobre 1871.

(22) - Lettre à G. Sand, les 18-19 décembre 1867.

"J'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon coeur. Je trouve même qu'un romancier n'a pas le droit d'exprimer son opinion sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion" (23).

Et la "correspondance" est pleine d'indications montrant avec quelle intransigeance farouche FLAUBERT se soumet à cette discipline qu'il s'est imposée. Aux demandes persistantes par G. SAND de laisser paraître un peu dans ses ouvrages sa bonté naturelle, il dira le "non" final dans sa lettre du 6 février 1876 :

"Quant à laisser voir mon opinion personnelle sur les gens que je mets en scène, non, mille fois non ! Je ne m'en reconnais pas le droit".

Or ce que l'on nomme le réalisme flaubertien et ce qu'il appelle lui-même "l'observation scientifique", n'est rien que la mise en application de la discipline d'impersonnalité. La "correspondance" nous révèle que chaque fois que FLAUBERT parle de l'observation scientifique, c'est en fonction de sa discipline. En effet, il ne s'est jamais proposé comme but d'être réaliste ; au contraire, il s'est défendu avec acharnement contre toute étiquette :

"Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le réalisme, bien qu'on m'en fasse un des pontifes", écrit-il à G. SAND (24).

Pour lui, il y a un rapport de cause à effet entre l'impersonnalité et l'observation scientifique :

"Je crois que le grand Art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les personnages, et non les attirer à soi" (25).

Car le caractère scientifique de l'Art exige que l'auteur évite de peindre des exceptions et qu'il cherche en peignant "les généralités les plus grandes" à "créer des symboles assez larges pour qu'ils intéressent l'humanité tout entière" (26).

Comme on s'y attendrait, G. SAND condamne l'impersonnalité qu'elle attribue au tempérament pessimiste de son ami. Elle lui reproche d'ailleurs ce pessimisme à propos de *l'Education Sentimentale, Madame Bovary* et dans sa lettre du 18 décembre 1865 :

"L'art n'est pas seulement de la critique et de la satire : critique et satire ne peignent qu'une face du vrai".

(23) - Lettre à G. Sand, les 5-6 décembre 1866.

(24) - Lettre à G. Sand, le 6 février 1876.

(25) - Ibid.

(26) - DUMESNIL : op. cit. page 331.

Mais FLAUBERT n'acceptera pas cette critique. Pour lui, le réalisme et le pessimisme sont deux choses différentes. Tandis que l'un est un moyen personnel de parvenir au but final de la Beauté de la forme, l'autre est un phénomène involontaire, imprégné dans la nature même de l'auteur :

"Je pense comme vous (...) que l'Art n'est pas seulement de la critique et de la satire ; aussi n'ai-je jamais essayé de faire, intentionnellement, ni l'un ni l'autre" (27).

Ces nombreuses protestations se comprennent mieux lorsque l'on sait les idées littéraires de G. SAND elle-même. Pour elle, l'art littéraire reste avant tout la vive expression des sentiments personnels éprouvés par l'auteur. L'écrivain qui a l'obligation d'instruire le grand public, ne doit donc pas cacher le sens moral et le profit de l'oeuvre. En revanche, il doit se servir de l'oeuvre pour l'épanouissement de **ses** propres sentiments. Car, écrit-elle à FLAUBERT :

"Il faut aller tout droit à la moralité la plus élevée qu'on ait en soi-même et ne pas faire mystère du sens moral et profitable de son oeuvre. On a trouvé immoral celui de Madame Bovary (...) On la plaignait, l'art le voulait, mais la façon restait claire, et elle l'eût été davantage, elle l'eût été pour tous, si tu l'avais voulu, en montrant davantage l'opinion que tu avais et qu'on devait avoir de l'héroïne, de son mari et de ses amants" (28).

FLAUBERT restera intransigeant et G. SAND continuera à protester. Elle ne fait pas mystère de son idéalisme ni de son optimisme. Elle se dit "le vieux troubadour de pendule d'auberge qui toujours chante et chantera le parfait amour" -le parfait amour de Madame de Flamarande pour son mari et pour ses deux enfants, le parfait amour entre Brulette et Huriel, Thérénce et Tiennet dans les Maitres Sonneurs, le parfait amour de François pour Madeline Blanchet dans François le Champi. Des fois, elle perd toute patience avec son ami et elle le gronde tout bonnement :

"Dès que tu manies la littérature, tu veux, je ne sais pourquoi, être un autre homme, celui qui doit disparaître, celui qui n'est pas... quelle fausse règle de bon goût ! Notre oeuvre ne vaut jamais que par ce que nous valons nous-mêmes" (29).

En d'autres temps, elle lui témoigne beaucoup de pitié et souhaite vivement que la vieillesse vienne lui conférer la mansuétude :

(27) - Lettre à G. Sand, le 20 décembre 1876.

(28) - Lettre à G. Flaubert, le 12 janvier 1876.

(29) - Ibid.

"Tu vas entrer peu à peu dans l'âge le plus heureux et le plus favorable de la vie - la vieillesse. C'est là que l'art se révèle dans sa douceur ; tant qu'on est jeune, il se manifeste avec angoisse" (30).

Tout maternel que paraisse ce souhait, FLAUBERT ne capitulera jamais et il faut noter qu'au sujet des idées littéraires la "correspondance" demeure essentiellement un dialogue de sourds.

Les idées politiques.

Les idées politiques occupent une place considérable dans la "correspondance" et portent surtout sur la situation socio-politique en France à l'époque de la guerre franco-prussienne. Dans ce domaine, comme dans les domaines de la critique et de l'esthétique littéraires, il est facile de discerner les points d'opposition et d'accord entre les deux épistoliers.

A propos de l'état d'esprit politique de G. SAND vers l'année 1865, année de sa retraite solitaire à Palaiseau, MAUROIS écrit :

"Bien que plus sceptique quant à l'action immédiate, elle continue d'espérer. L'Empire ne lui dit rien qui vaille, malgré l'amitié que lui témoigne le Palais, et elle ne croit guère au libéralisme que commence d'afficher Napoléon III" (31).

Cette même idée se dégage du dialogue entre Sylvestre et Sorède dans Monsieur Sylvestre, roman d'idées politiques écrit par G. SAND en 1865. L'auteur s'y montre aussi idéaliste en matière politique et sociale qu'elle l'est dans sa conception esthétique ; son idéalisme politique et social peut se résumer par le mot : espérer. La vérité est que la révolutionnaire de 1848, même dans sa vieillesse paisible, n'a rien perdu de son ardeur socialiste, mais qu'au contraire, elle conserve ses espoirs en une république populaire et démocratique.

FLAUBERT en revanche, fait preuve à cette époque d'un mépris absolu pour toutes théories politiques et sociales existantes, d'un désengagement presque total sur le plan politique et social.

Or le principal évènement socio-politique en France dans les années 1870-71 est, nous l'avons dit, la guerre franco-prussienne. Guerre notée pour son caractère

(30) - Ibid.

(31) - A. MAUROIS : Lélia ou la vie de G. Sand - Oeuvres complètes - Tome XIV - page 386 - Paris - Hachette - 1953 -

particulièrement sanglant et pour la destruction en hommes et en matériels qu'elle a causée ; guerre dont l'inutilité est affirmée par Thiers lui-même devant le Corps législatif du 19 juillet 1870 : "Laissez-moi vous dire que je considère cette guerre comme souverainement inutile." Du côté français ce jugement est attesté par les désastreuses conséquences qu'entraîne cette guerre. Par exemple, la défaite de Sedan le 2 septembre 1870 marque la fin du Second Empire et l'avènement de la Troisième République dirigée par Jules FAVRE. Le siège de Paris suivi par sa capitulation le 28 janvier, annonce le début d'une période d'instabilité politique caractérisée par :

1° - l'élection nationale qui révèle que Paris est plus républicain que le reste du pays ;

2° - une Assemblée Nationale siégeant à Versailles sans THIERS et avec les monarchistes en majorité ;

3° - la déclaration de la Commune de Paris ;

4° - Les désordres généralisés *qui* suivent la répression violente des communards par le gouvernement de THIERS.

Sur le plan social, la guerre accable le peuple français de terribles souffrances. La famine et la maladie sévissent. Face à l'avance prussienne, une grande partie de la population se trouve dans l'obligation de se déplacer. La récolte s'avère mauvaise parce que la plupart des paysans doivent participer à la guerre et que les incendies deviennent plus fréquents. Aussi ne faut-il pas oublier le grand nombre de Français tués ou blessés.

La défaite du début de 1870 porte un coup fatal au moral des Français et divise le pays en deux camps :

1° - les pacifistes comprenant la plupart des masses en province désirant la paix à tout prix parce qu'ils ne trouvent aucun sens à cette guerre ;

2° - les partisans de la guerre à outrance dirigés par GAMBETTA qui estiment qu'il est préférable de mourir plutôt que de savoir la France déshonorée.

L'importance de cette division se sent dans les élections de 1870 dont la majorité se voit attribuée en province aux monarchistes et aux bourgeois. De même, les excès de la Commune soulèvent une question d'ordre social, à savoir, si les masses peuvent vraiment gouverner. C'est se demander si l'on doit miser en pleine confiance sur le suffrage universel. Tous ces bouleversements sociaux et mutations politiques seront fidèlement évoqués par G. SAND et G. FLAUBERT dans la "correspondance".

En face de ces événements socio-politiques l'attitude de G. SAND est dictée par trois facteurs principaux : la sérénité, la foi républicaine et l'idéalisme politique et social.

Quant au premier facteur, G. SAND qui a toujours été révolutionnaire n'a jamais aimé la violence. Et il n'est pas étonnant que la vieillesse, état qui favorise la douceur, l'ait rendue encore plus pacifiste qu'elle ne l'était dans sa jeunesse. Ainsi, elle considère avec horreur l'idée même de la guerre franco-prussienne : "Je trouve cette guerre infime", écrit-elle à FLAUBERT le 26 juillet 1870. Pour elle, la France et la Prusse n'ont pas de raisons suffisantes pour se battre

"Je comprends le chauvinisme quand il s'agit de délivrer un peuple, comme la Pologne ou l'Italie ; mais, entre la France et la Prusse, il n'y a, en *ce moment*, qu'une question d'amour-propre, à savoir qui aura le meilleur fusil" (32).

La guerre commencée, elle ne fait que souhaiter sa fin et accuse les monarchistes de vouloir sacrifier les paysans français pour satisfaire leur amour-propre et pour réaliser leurs ambitions matérielles

"Quelle leçon reçoivent les peuples qui veulent des maîtres absolus ? demande-t-elle à FLAUBERT, France et Prusse s'égorgent pour des questions qu'elles ne comprennent pas" (33).

Pour les mêmes raisons elle condamne GAMBETTA et sa résistance de même qu'elle trouve atroces les abus des communards parisiens.

Le deuxième facteur est la foi religieuse qu'a G. SAND en la République. Elle déclare cette foi au Prince Napoléon (Jérôme) lui-même

"Ne suis-je pas républicaine en principe depuis que j'existe ? La république n'est-elle pas un idéal qu'il faut réaliser un jour ou l'autre dans le monde entier" (34).

Cette idée de la république idéale, attribuable à l'influence de Michel de BOURGES et d'autres camarades républicains de 48, devient une obsession chez G. SAND. Elle part de l'argument que le destin d'un peuple ne peut pas être sauvé par un individu ou un petit groupe d'individus pour la simple raison que cet individu risque de le compromettre en le soumettant à *ses* propres intérêts ou en cédant à ses émotions plutôt qu'à sa raison lucide. Ainsi G. SAND accuse l'Empire d'avoir été la cause de la guerre avec la Prusse : "Il faut que nous chassions les Prussiens et les empires du même coup", annonce-t-elle à Juliette ADAM en 1870. A la place du pouvoir personnel, G. SAND propose le pouvoir collectif fondé sur le principe d'égalité. Il s'agit pour elle, d'un pouvoir républicain qui reste entre les mains des masses. Un tel système demande le respect de l'individu et l'application

(32) - Lettre à Edmond Plauchut, le 14 juillet 1870.

(33) - Lettre à Flaubert, le 8 août 1870.

(34) - Lettre au Prince Napoléon (Jérôme), le 25 novembre 1870.

sans qualification du suffrage universel. Il faut remarquer qu'à ce sujet, G. SAND se voit en opposition directe avec G. FLAUBERT qui n'éprouve aucun respect pour les masses mais bien plutôt réclame une aristocratie intellectuelle pour diriger et éclairer le peuple. La "Lettre à un ami", publiée dans le Temps en septembre 1871, est la réponse de SAND au snobisme flaubertien. La romancière l'annonce à l'auteur de Madame Bovary

"Je te répondais avant hier et ma lettre a pris de telles proportions que je l'ai envoyée comme feuilleton au Temps (...). Cette lettre à un ami ne te désigne pas même par une initiale : car je ne veux pas plaider contre toi en public (...) sans un espoir d'influence sur les masses" (35).

Il est vrai que G. SAND ne verra pas cette république de son rêve. Mais la situation socio-politique de l'époque lui apparaît tout de même comme une étape, imparfaite mais dire, vers l'idéal. Ainsi elle n'a pas beaucoup de confiance en la République du 4 septembre 1870 parce que cette dernière n'a pas été légitimée par une élection, mais elle la préfère à l'Empire qui vient de s'écrouler. Elle n'aime pas le gouvernement de THIERS qu'elle considère comme réactionnaire et bourgeois, mais elle le préfère à l'Empire et aux désordres de la Commune :

"On dirait que la République bourgeoise veut s'asseoir. Elle sera bête, tu l'as prédit, et je n'en doute pas ; mais, après le règne inévitable des épiciers, il faudra bien que la vie s'étende et reparte de tous côtés" (36).

On voit donc que la confiance dans le peuple constitue la base de la foi républicaine de G. SAND.

Cette foi est intimement liée au troisième facteur qui est la croyance dans le progrès continu de l'humanité vers des conditions meilleures. Cette croyance qui souligne l'influence de la philosophie de Pierre LEROUX, se caractérise par la foi de G. SAND en la nécessité du bien et du beau, de l'obligation pour l'écrivain de s'identifier à ses semblables. Comprenant ainsi davantage le besoin d'autrui, l'écrivain projetera avec plus de justesse la réalisation d'une société meilleure. C'est la raison pour laquelle G. SAND condamne tout ce qui peut nuire à ce progrès continu de l'homme, en particulier la guerre est vue comme l'ennemi de la civilisation :

"Cette horrible expérience, demande-t-elle à FLAUBERT, va-t-elle enfin prouver au monde que la guerre doit être supprimée, ou que la civilisation doit périr ?" (37).

(35) - Lettre à G. Flaubert, le 16 septembre 1871.

(36) - Lettre à G. Flaubert, le 23 juillet 1871.

(37) - Lettre à G. Flaubert, le 8 août 1870.

Ce qui rejoint sa condamnation des désordres communards et ses accusations contre les Prussiens.

Cet idéalisme explique l'optimisme que déploie G. SAND même en temps **de** crise, au sujet de l'avenir politique de la France. Elle n'hésite pas de dire à HARRISSE :

"Ne désespérons pas de la France. Elle subit une expiation de sa démence, elle renaîtra, quoi qu'il arrive" (38).

Elle n'hésite pas non plus de demander la compassion de FLAUBERT pour les communards, les voyant avant tout comme des êtres humains :

"On plaint un oisillon tombé du nid ; comment ne pas plaindre une masse de consciences tombées dans la boue ?" (39).

Sans doute faudra-t-il attribuer cet humanisme, cette pitié pour l'espèce humaine et cette tendresse au cœur d'une femme.

Il n'en est pas de même de Gustave FLAUBERT. En effet, on peut distinguer dans l'ensemble de ses réactions politiques et sociales, le refus, le pessimisme, l'intellectualisme et le patriotisme.

D'abord, le refus. FLAUBERT, en véritable enfant du siècle, refuse toutes les théories politiques et sociales de son temps. Il les considère comme des formules vides de promesse et qui ne procurent rien à l'humanité, sinon l'entraîner d'une déception à une autre, d'une maladresse à une autre, d'une souffrance à une autre. C'est ainsi qu'il préfère ne croire à rien plutôt que d'accepter la république ou le principe du suffrage universel :

"La République est au-dessus de toute discussion" équivaut à cette croyance "Le Pape est infallible". Toujours des formules ! toujours des dieux ! l'avant-dernier dieu, qui était le suffrage universel, vient de faire à ses adeptes une farce terrible en désignant "les assassins de Versailles". A quoi faut-il donc croire ? A rien ! C'est le commencement de la sagesse. Il était temps de se "défaire des principes" (40).

Il nie également les théories idéalistes, socialistes et humanistes postulées par G. SAND. Selon lui, il est absurde et illogique de parler du progrès continu de

(38) -Lettre à Henry Harrisse, le 11 octobre 1870.

(39) - Lettre à G. Flaubert, le 28 avril 1871.

(40) - Lettre à G. Sand, le 29 avril 1871.

l'humanité vers des conditions meilleures, puisque l'homme, par sa nature, préfère détruire que construire. Aussi ne faut-il pas se faire des illusions en élevant l'homme au niveau de l'idéal. On risque de ne pas tenir compte de son caractère naturel empreint de sauvagerie, caractère qui ne cesse pas de se faire jour. C'est pourquoi il écrit à G. SAND à propos de la guerre franco-prussienne :

"Voilà donc l'homme naturel ! Faites des théories maintenant ! Vantez le progrès, les lumières et le bon sens des masses, et la douceur du peuple français (...), l'humanité est loin de notre idéal ! et notre immense erreur, notre erreur funeste, c'est de la croire pareille à nous et de vouloir la traiter en conséquence" (41).

La raison de ce refus est encore renforcée par l'exemple des Prussiens. FLAUBERT estime que le cas des Prussiens est une preuve que la Science est plus nuisible qu'avantageuse, puisque, malgré leur science, ils sont comparables, par leur sauvagerie, aux Huns.

Il refuse également les phrases toutes faites qui sont à la mode pendant la guerre :

"Les phrases toutes faites ne manquent pas :

"La France se relèvera ! Il ne faut pas désespérer C'est un châtiment salutaire ! Nous étions vraiment trop immoraux..."

Oh ! éternelle blague ! Non ! on ne se relève pas d'un coup pareil" (42).

Tout un éventail de refus qui révèlent davantage le plaisir de contredire et une rancune contre l'humanité que le désir de proposer des solutions pratiques et constructives aux problèmes qui sont posés à l'homme.

Nous avons dit que G. FLAUBERT voit tout en pessimiste. Il n'arrête pas de parler de la "bêtise humaine". La guerre franco-prussienne est attribuable à cette bêtise (43) comme la masse en prend la plus grande partie "La masse, le nombre, est toujours idiot. Je n'ai pas beaucoup de convictions, mais j'ai celle-là fortement" (44). Il dénonce donc la démocratie en tant que système égalitaire et pense que le suffrage universel est un fantôme puisque les masses ne sont pas assez instruites pour exercer des droits et encore moins pour gouverner. C'est le droit de vote qui a installé l'Assemblée de THIERS à Versailles ; c'est aussi lui qui a

(41) - Lettre à G. Sand, le 3 août 1870.

(42) - Lettre à G. Sand, le 30 octobre 1870.

(43) - Lettre à G. Sand, le 20 juillet 1870.

(44) - Lettre à G. Sand, le 4 ou le 5 octobre 1871.

favorisé l'arrivée au pouvoir de la Commune. L'attitude de FLAUBERT envers cette dernière n'est plus un secret :

"Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la Commune et forcer ces sanglants imbéciles de déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou, en simples forçats. Mais cela aurait blessé l'humanité. On est tendre pour les chiens enragés et point pour ceux qu'ils ont mordus" (45).

Mais ce n'est pas seulement les masses, la plus grande partie de la bourgeoisie, comme toute l'aristocratie, sont aussi bêtes que le peuple : "Ah ! comme je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan, et de l'odieuse ecclésiastique !" (46).

Le seul espoir pour l'humanité est de laisser régner la classe intellectuelle, "l'aristocratie légitime". Il faut un groupe d'intellectuels pour éclairer et gouverner les masses et les bourgeois :

"La seule chose raisonnable c'est un gouvernement de mandarins (...) Le peuple est un éternel mineur et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité (...). Notre salut est maintenant dans une aristocratie légitime. (...) Si l'on eût été plus éclairé, s'il y avait eu à Paris plus de gens connaissant l'histoire, nous n'aurions subi ni GAMBETTA, ni la Prusse, ni la Commune" (47).

Or, bien qu'il prétende ne pas manquer de respect aux masses, FLAUBERT va préconiser dans sa lettre du 18 octobre 1871 un gouvernement ressemblant à une entreprise des actionnaires, où chaque membre a droit à une voix, la sienne, sans pourtant être l'égal de son voisin, lequel peut fort bien le valoir cent fois. De nos jours où les droits de l'homme sont consacrés par une charte des Nations Unies, au moment où les nationalistes africains s'engagent dans un conflit mortel pour la réalisation de ces droits, on n'éprouve que de l'admiration pour la maturité, la prévoyance et la sagesse de G. SAND, et de la méprise pour la myopie de G. FLAUBERT qui a écrit :

"Je veux bien vingt électeurs de CROISSET" (48).

On voit donc que la correspondance est un document indispensable pour quiconque veut saisir en direct les personnalités, les convictions socio-politiques et les conceptions littéraires de G. SAND et G. FLAUBERT. Rien en effet n'est plus passionnant que de suivre pas à pas le développement côte à côte de ces deux êtres si dissemblables.

EGBUNA MODUM

(45) - Lettre à G. Sand, le 18 octobre 1871.

(46) - Lettre à G. Sand, le 6 septembre 1871.

(47) - Lettre à G. Sand, le 29 avril 1871.

(48) - Lettre à G. Sand, le 18 octobre 1871.

I N F O R M A T I O N S

LA VIE ET L'OEUVRE DE GEORGE SAND EVOQUEES A L'UNIVERSITE DE LYON

Nous avons eu le plaisir de recevoir dans les locaux de l'Université de Lyon II, Madame Martine BEAUFILS, fondatrice de l'"Association des amis de George SAND" et ce, dans le cadre d'un cours d'expression française destiné aux stagiaires du groupe "jeunes".

La séance qu'elle a animée était destinée à réhabiliter George SAND auprès des universitaires.

Dans un premier temps une projection audiovisuelle "La vie à Nohant" racontait les différentes étapes de la vie et de l'action de George SAND.

Son enfance partagée entre une grand-mère aristocrate et voltairienne et une mère du peuple.

Son adolescence où elle subit l'empreinte de son précepteur : ses influences politiques, philosophiques, littéraires, ses passions...

En outre, dans le cadre d'un débat auquel participaient les stagiaires, ont été soulevés plusieurs points critiques, essentiellement sur le côté féministe de George SAND.

Madame Martine BEAUFILS animant toujours la discussion défendit ce jour-là avec ferveur, le côté humain de George SAND, s'appuyant tour à tour sur des textes de l'auteur, sur des citations de contemporains.

Son engouement, qu'elle ne manqua pas communiquer ce jour-là à l'ensemble de la salle, fut tel qu'au sein de l'U. E. R. il a été proposé d'acquérir certaines réédition non connues du grand public de Georges SAND.

Arlette AZRAN

Nous avons appris avec tristesse la disparition **de** Mademoiselle Anne ROCHEBLAVE, survenue le 27 octobre 1977.

Fille de Samuel ROCHEBLAVE, les sandistes n'ignorent pas les ouvrages qu'il consacra à George SAND et sa fille, dont il avait reçu un legs important de lettres.

Mademoiselle ROCHEBLAVE était aussi apparentée du côté maternel **à** la famille du peintre Frédéric LAUTH, époux d'Aurore SAND.

Toutes ces raisons Pavait spontanément incitée **à** faire partie dès sa création de notre association dont elle était une fervente adhérente.

Je conserve personnellement un très bon souvenir de son accueil et de la façon charmante avec laquelle elle m'avait évoqué ses souvenirs : celui très lointain de la terrible et malheureuse Solange. Puis aussi ceux de la vie de bohème de l'étrange et fascinant couple LAUTH-SAND. Que sa soeur Madame GIRAN trouve ici l'expression de notre sympathie et de notre compassion.

Martine BEAUFILS

NOUVELLES DES U. S. A.

Notre correspondante Nathalie DATLOF nous informe de l'ouverture **à** Los Angeles d'une LIBRAIRIE ET GALLERIE GEORGE SAND BEAUX LIVRES ET BEAUX ARTS, lieu de rencontre pour les artistes, poètes, acteurs, musiciens. On y trouve des livres et revues sur les Arts, danse, théâtre, cinéma, télévision, musique, photographie, art, dessin, mode, poésie...

D'autre part notre amie nous adresse la lettre suivante :

Chers amis de George Sand,

Comme suite **à** la célébration du Centenaire de la mort de G. SAND tenue **à** l'Université Hofstra en novembre 1976 ; en réponse **à** l'intérêt croissant pour sa vie, son oeuvre et son influence, et en continuité du travail enthousiaste d'un groupe d'étudiants, nous avons organisé "LES AMIS DE GEORGE SAND". Vous êtes cordialement invités à en devenir un membre fondateur.

Notre étroite affiliation avec les "Amis de George SAND" en France nous permettra 1m échange d'informations et de recherches entre étudiants américains et européens. La recherche sur George SAND se fait en de nombreux points du globe : Japon, Nigéria, Italie, Grande Bretagne, Espagne, aussi bien qu'en France.

Un bulletin sera publié trois fois par an, et nous accueillons votre contribution : résumés de livres, bibliographies, notes, recherches en cours. La première publication qui est projetée pour le début de l'hiver 1978, constituera la première bibliographie complète des oeuvres en anglais. Nous espérons que votre Association sera fructueuse.

Nathalie DATLOF

Buts proposés par la filiale américaine :

- La coordination des recherches et scolarité ;
- Service de bureau central d'information ;
- Publier et encourager les nouveautés qui intéressent les étudiants ;
- Faciliter la traduction anglaise des oeuvres de George SAND ;
- Examiner les aspects de sa vie qui améliore l'appréciation de son oeuvre et de son temps ;
- Encourager l'intérêt pour SAND parmi les étudiants potentiels.

Programme séminaires et conférences :

- 28 décembre 1977 : l'impact littéraire, politique, social de G. SAND ;
- 13 Avril 1978 : George SAND : sa vie, ses oeuvres, son influence ;
- 19-21 octobre 1978: George SAND : sa vie, son entourage, son influence.

BIBLIOGRAPHIE

George SAND : La Daniella - Edition procurée par Annarosa POLI, avec textes inédits (le texte est en français, l'introduction et les notes en italien). Editions Bulzoni - Rome - Avec des illustrations.

Roger MERLE : Armand BARBES, un révolutionnaire romantique - Edouard PRIVAT - Toulouse - 1977 - Avec des illustrations.

Hubert JUIN : Lectures du XIXe siècle - 2 - Collection 10/18 - Union générale d'éditions - 1977 - (Trois articles sont consacrés à George SAND).

Editions des Femmes : Brise et Rose - conte de George SAND illustré par Nicole CLAVELoux.

LES "INTROUVABLES" DE GEORGE SAND

Une bonne nouvelle pour nos amis : les collections complètes de l'édition du Centenaire (26 titres en trente volumes reliés) sont épuisées. Mais sont encore disponibles la plupart des titres en quelques exemplaires dépareillés. L'éditeur, Jacques CHARRIERE, a donc décidé de les mettre en vente à l'unité au prix indiqué ci-dessous. Les ouvrages sont encore fournis sous couverture reliée jusqu'à épuisement des stocks ; puis sous couverture brochée pour certains titres qui, en cas de forte demande, seront retirés en édition normale.

Indiana : 74 F ; Valentine : 78 F ; Lélia : 50 F deux volumes ;
Jacques : 64 F ; André : 58 F ; Leone Leoni : 36 F ; Simon : 66 F ; Spiridion : 58 F ;
Le Compagnon du tour de France : 94 F (deux volumes) ; Jeanne : 74 F ;
Le Meunier d'Angibault : 80 F ; Le péché de Monsieur Antoine : 106 F (deux volumes) ; Teverino : 38 F ; Lucrezia Floriani : 58 F ; Le château des Désertes : 38 F ;
Les Maîtres Sonneurs : 72 F ; Jean de la Roche : 68 F ; La ville noire : 54 F ;
Tamaris : 66 F ; Cadio : 78 F ; Nanon : 74 F ; Impressions et souvenirs : 76 F ;
Contes d'une grand-mère : 136 F (deux volumes) ; Nouvelles lettres d'un voyageur : 44 F ; Souvenirs de 1848 : 44 F ; Questions politiques et sociales : 74 F.

Commandes : EDITIONS D'AUJOURD'HUI
83 120 Plan de la Tour

Pour les particuliers, joindre le titre de paiement à la commande
(CCP Marseille 6.396.05 ou chèque bancaire)
(Franco de port pour les particuliers).

Imprimerie du Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'Académie de Lyon
47, rue Philippe de Lassalle - 69316 LYON Cedex 1

Dépôt légal : 1er trimestre 1978 - N ° de la publication : 12357/500 - La Directrice : M. BEAUF ILS

Si vous connaissez des personnes intéressées par l'Association, veuillez leur remettre ce bulletin.

ASSOCIATION "LES AMIS DE GEORGE SAND"
(J.O._16-17 juin 1975)

Siège social :
18, avenue Gladel
69290 CRAPONNE

Tél. (78) 57.04.74
CCP 5 738 72 Lyon

BULLETIN D'ADHESION

NOM :

Prénom :

Adresse :

Membre donateur : 200 F
Membre actif : **50 F**
Membre adhérent : 20 F
Etudiant : 10 F

Copyright 1978 © Les Amis de George Sand